

On est saisi d'emblée par le nombre des films vidéo que Paul Viaccoz s'est mis à réaliser ces dernières années. Une quarantaine de films depuis 2001, plutôt brefs (de quelques minutes à une vingtaine de minutes pour les plus étendus), dans des formats et avec des moyens qui rappellent tant la durée standard de naguère que les contraintes domestiques imposées par les supports amateurs de large diffusion désormais désuets (la bobine de Super 8, la cassette audio), mais qui sont le fruit d'une productivité massive, compulsive, à l'échelle industrielle presque. Puis la lecture de leurs titres, successivement, aggrave le trouble, en dessinant une variété de genres qui pourrait recouvrir une variété tout aussi déconcertante de contenus : « Vingt pavillons et un train », « Il fait, paraît-il, meilleur dehors », « Boxe », « La prochaine fois, je voudrais voir ta maison... », « Les oiseaux et la cabane », « Rêves, délires, chutes et comédie », « Le saut dans le vide », « Paysages et bombes », « La conversation, l'épilogue, la terrine », « La cueillette des champignons », « Premier janvier 2006 », « Les deux bougies », « Mes yeux pour te voir », « L'avalanche », « Au bord de la rivière », « Loup, où es-tu ? ». Énoncés banals revêtus d'une objectivité candide, condensés aphoristiques qui se voudraient descriptifs, évocations d'ambiances stéréotypées, observations prosaïques et désinvoltes ?... En tous les cas, une abondance de substantifs simples – « Le collectionneur », « L'inventaire », « Le pilote de guerre », « L'avalanche » : des objets ou des figures typiques posées là, calmement, devant soi, comme des jugements objectifs, détachés, dénués de tout affect. Ou alors, des alignements de substantifs juxtaposés ou coordonnés – « La conversation, l'épilogue, la terrine » : des choses rapprochées l'une de l'autre par la force de l'énoncé, des choses reliées à d'autres choses. Et ce lien posé entre les choses désignées de la sorte contraint à imaginer, entre l'une et l'autre, un rapport d'évidence naturelle, de parenté ou de causalité donnée a priori (comme il en existe un semblable entre « Rêves, délires... », entre « ...chutes et comédie », entre « Paysages et bombes »). Ou alors, à l'exact opposé, il impose à l'esprit une incongruité première, une collusion absurde (Quoi de commun entre « La conversation, l'épilogue, la terrine » ! Quel non-sens qu'une phrase aussi banale que « Et si le ciel était vide » !). Des titres, au fond, absolument secs, qui semblent se refuser à dire davantage que ce qu'ils portent. Des titres absolument singuliers donc, mais, paradoxalement, qui pourraient devenir interchangeable, peut-être à force de leur sécheresse même.

Or, qu'après avoir visionné une bonne quantité des films de Viaccoz l'on s'essaie à décrire de quoi ils retournent, quelle est l'« action » qui s'y déroule (car s'y trouve contenue, en réalité, une foule d'actions), et les choses prennent un tour plus étrange encore.

Apprends-moi à voler (octobre 2005) : Son entrée en action précédée des trois coups théâtraux, le protagoniste – appelons-le, d'après les initiales de l'artiste, PV (on le retrouve présent, film après film, sous la figure d'un personnage tout de noir vêtu, sérieux sinon patibulaire, écharpe et lunettes à verres opaques : il constitue véritablement une signature tout autant qu'un personnage) – est assis, face à la caméra, à sa table de travail (objet récurrent, comme la pailasse d'un laboratoire faustien où se trameraient d'ésotériques expériences). Devant lui, deux canards et un corbeau

en matière plastique. Il se met à manger du raisin, se servant grain après grain dans une coupe de fruits située à sa gauche. Plumes légères et blanches, qui volètent devant lui (légèreté sèche, synthétique, de ces matériaux, tout à la fois le plastique et la plume : une parataxe inattendue entre deux objets pourtant proches par le genre animal qu'ils figurent, l'une revêtant l'autre, et voilà que vient à l'esprit l'incongruité qui frappait déjà dans l'énoncé des titres). PV sort un couteau, découpe avec peine l'un des deux canards, qui commençaient à être recouverts de plumes (l'humour très manifeste de la situation, qui se colle sur les mots : des plumes sur des canards). Il en extrait des feuilles de salade, des fruits et baies diverses, qu'il se met à avaler aussi goulûment, évacue tout à coup les deux canards hors champ, en fait de même, un peu plus tard, avec le corbeau. Place nette pour les plumes qui s'accumulent désormais. Simultanément défilent, dans la fenêtre incrustée au quart supérieur droit de l'écran, des images d'une « nature » idyllique, paysages de forêts, de ravines, de prairies, familières (rien d'exotique : campagnes environnantes, contrées alpines parfaitement domestiquées). Contrepoint harmonieux au laboratoire intérieur propre aux activités domestiques, parées de couleurs chaudes, ces images abondent en replis et zones obscures au sein desquelles apparaît fugacement PV. Il porte un masque de corbeau (double fantomatique de PV, autre signature récurrente), et l'on voit son ombre battre de l'aile. Encore un jeu d'images illustrant un bon mot, comme un rébus trop évident. En tous les cas, au bas de l'écran, est projetée l'inscription : « Il espère voler ! s'exclame le poète », suivie de « Il n'y parviendra jamais, compléta le vieillard ». L'attention se porte alors, peut-être, sur les inscriptions qui se sont succédé, comme des sous-titres venus, depuis le début du film, commenter l'« action » : « Le silence est d'or, cria l'enfant », « C'est pas pensable, susurra le dépressif », « On s'ennuie ici, murmura la chanteuse », « Il n'y a pas d'amour heureux, dit la mère », et ainsi de suite ; longue liste de lieux communs assignés à toutes sortes de locuteurs divers (le boucher, la jeune fille, la pianiste, le père, le poète, l'enfant, le touriste...), ces inscriptions qui défilent au son répétitif d'un accordéon-musette. PV entre-temps, accompagné à nouveau par le corbeau en plastique (mais la coupe de fruits a disparu) qu'il évacue une fois encore d'un jet brusque hors champ, se met à s'emplumer méthodiquement. Bruits de foules, dernier tour de musette et coassements juxtaposés, ombre rapide d'un oiseau saisi en plein vol. Apprends-moi à voler se termine.